

CHAPITRE VII

LE POISSON
SALVIFIQUE

CHAPITRE



LE POISSON
SALVIFIQUE

As-tu vu, fils de l'homme ?

Livre d'Ézéchiel. Ancien Testament.

Traduction de Louis Segond.

Dans le torrent qui sort de la demeure de Dieu, vivent de nombreux poissons.

Le prophète, emporté aux cieux et guidé par un "homme semblable à de l'airain", a achevé d'explorer le temple de Jérusalem ("la maison"). Il en a considéré les portes, les parvis, et fait le tour du mur d'enceinte... Il a tout examiné, jusqu'aux cuisines, mais le point culminant de la révélation lui est réservé pour la fin : une caverne, située sous l'autel des sacrifices, du pied de laquelle jaillit un torrent, signe visible de la présence de Dieu parmi son peuple (comparez : Joël 3.18 "Une source sortira de la maison de l'Éternel, et arrosera la vallée de Sittim" ou Apocalypse 22 : "Et il me montra un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau"). Tous les interprètes conviennent que ces eaux, qui purifient et fertilisent, ne furent jamais réellement dans le temple de la manière dont elles sont ici décrites. Les deux rives du torrent, depuis l'enceinte du sanctuaire jusqu'à la mer Morte, sont transformées comme en un nouvel Eden. Aussi doivent-elles s'entendre en tant que grâce, effusion de l'Esprit-Saint, fleuve de vie spirituelle. Jésus-Christ, aussi, comparera sa doctrine à une source d'eau vive. Il ira jusqu'à dire qu'il est lui-même "fontaine de vie" (Jn 4:13-14). Dans la tradition judéo-chrétienne, le texte qui suit occupe une place centrale. Le 9 novembre de chaque année, il est récité en ouverture des cérémonies de "dédicace" (soit l'anniversaire de la consécration) de la basilique de St-Jean-de-Latran à Rome, "mère et tête" de toutes les églises du monde catholique.

Il me ramena vers la porte de la maison. Et voici, de l'eau sortait sous le seuil de la maison, à l'orient, car la face de la maison était à l'orient ; l'eau descendait sous le côté droit de la maison, au midi de l'autel.

Il me conduisit par le chemin de la porte septentrionale, et il me fit faire le tour par dehors jusqu'à l'extérieur de la porte orientale. Et voici, l'eau coulait du côté droit.

Lorsque l'homme s'avança vers l'orient, il avait dans la main un cordeau, et il mesura mille coudées ; il me fit traverser l'eau, et j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles.

Il mesura encore mille coudées, et me fit traverser l'eau, et j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Il mesura encore mille coudées, et me fit traverser, et j'avais de l'eau jusqu'aux reins.

Il mesura encore mille coudées ; c'était un torrent que je ne pouvais traverser, car l'eau était si profonde qu'il fallait y nager ; c'était un torrent qu'on ne pouvait traverser.

Il me dit : — As-tu vu, fils de l'homme ? Et il me ramena au bord du torrent.

Quand il m'eut ramené, voici, il y avait sur le bord du torrent beaucoup d'arbres de chaque côté.

Il me dit : — Cette eau coulera vers le district oriental, descendra dans la plaine, et entrera dans la mer ; lorsqu'elle se sera jetée dans la mer, les eaux de la mer deviendront saines.

Tout être vivant qui se meut vivra partout où le torrent coulera*, et il y aura une grande quantité de poissons ; car là où cette eau arrivera, les eaux deviendront saines, et tout vivra partout où parviendra le torrent.

Des pêcheurs se tiendront sur ses bords ; depuis En Guédi jusqu'à En Églaïm, on étendra les filets ; il y aura des poissons de diverses espèces, comme les poissons de la grande mer, et ils seront très nombreux.

* Certaines traductions (Targum Jonathan, Bible de Neuchâtel, J. N. Darby) font état, dans ce verset, de "deux torrents". Après Ezéchiël, le prophète Zacharie peindra à son tour le tableau d'une source d'eaux vives sortant de Jérusalem, en précisant qu'une moitié se rend à la mer Orientale (mer Morte), tandis que l'autre s'écoule jusqu'à la mer Méditerranée (Zac 14.8). S'agissant d'une rivière céleste, charriant les âmes des morts ("les poissons"), cette gémellarité est conforme à la Tradition : on connaît Aganippé et Hippocrène (les deux sources du mont Hélicon chez les grecs) ; le Gihôn et le Phisôn associés au Tigre et à l'Euphrate (fleuves du Paradis dans la Bible) ; le Nil Bleu et le Nil Blanc ; le Gange et la Yamuna ; le Huang He (Fleuve Jaune) et le Yang Tze (Fleuve Bleu) ; le bassin des "Deux-Eaux" d'Angkor (Temple du Serpent, Nagkon-Vat) ; à Jérusalem la double piscine Probatique et à La Mecque, les deux citernes du puits Zemzem, situé au cœur de la Mosquée Sainte, au pied de la Kabaa.

Cette "fourche à deux dents" suggère le même symbolisme que la lettre Y (dont la paternité est attribuée à Pythagore), soit les deux chemins que l'on peut emprunter dans la vie : le bien à droite, ou le mal à gauche. Cette bifurcation se présente ici à un autre niveau : celui de la sanction post mortem des vices et des vertus. Dans *Le Gorgias* et *La République*, Platon décrit le carrefour du monde souterrain, où les âmes rencontrent deux routes, l'une vers le séjour bienheureux, l'autre vers le lieu de l'expiation. Lorsque Enée descend aux Enfers à Cumes pour parler à son père Anchise, Virgile écrit : "*Hic locus est, partes ubi se uia findit in ambas*" (*C'est ici l'endroit où la route se sépare en deux*, Eneïde 6,545). Des tablettes d'or (British Museum), trouvées dans les tombes d'Italie et de Crète, faisant allusion à une double fontaine orphique située au seuil des Enfers confirment ces textes. La disposition bifide de la Constellation des Poissons (voir : [planche III](#)) en est une autre illustration.

Arion et le dauphin.

Histoires – Hérodote (484-420 av. J.-C.).

Traduction de Pierre Larcher.

Retour à Corinthe d'Arion, le joueur de cithare jeté en mer et sauvé sur le dos d'un dauphin.

Célèbre citharède du VII^{ème} siècle avant J.-C., Arion est originaire de Lesbos. À l'issue d'une tournée triomphale en Sicile, sur le chemin du retour, les marins du navire affrété par lui décident de le tuer et de le dépouiller de sa fortune. Ils lui permettent toutefois de faire ses adieux à la scène. Arion revêt son costume d'apparat, prend sa cithare et, debout sur le tillac, entonne avec panache son chant du cygne. Il se jette à la mer,

mais la beauté de sa voix a attiré une troupe de dauphins. L'un d'entre eux le prend sur son dos et le porte jusqu'au cap Ténare, considéré par les Anciens comme une des entrées des Enfers. Arion traverse l'univers insondable de la mer et de la mort et renaît à la vie. Les pirates sont paradoxalement les instruments de l'ultime initiation de l'aède. Celui-ci doit tout donner. En sautant par-dessus bord, il renonce à lui-même. Il lâche prise et s'en remet à la vague implacable. Il n'a plus rien à quoi s'agripper, aucune bouée de sauvetage. Quand disparaît l'espoir, alors paraît le dauphin.

Périandre était fils de Cypsélus ; il régnait à Corinthe. Les habitants de cette ville racontent qu'il arriva de son temps une aventure très merveilleuse, et les Lesbiens en conviennent aussi. Ils disent qu'Arion de Méthymne, le plus habile joueur de cithare qui fût alors, et le premier, que je sache, qui ait fait et nommé le dithyrambe, et l'ait exécuté à Corinthe, fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'à Ténare.

On raconte qu'Arion, après avoir séjourné longtemps à la cour de Périandre, eut envie de naviguer en Sicile et en Italie. Ayant amassé dans ces pays de grands biens, il voulut retourner à Corinthe. Prêt à partir de Tarente, il loua un vaisseau corinthien, parce qu'il se fiait plus à ce peuple qu'à tout autre. Lorsqu'il fut sur le vaisseau, les Corinthiens tramèrent sa perte, et résolurent de le jeter à la mer pour s'emparer de ses richesses. Arion, s'étant aperçu de leur dessein, les leur offrit, les pria de lui laisser la vie. Mais, bien loin d'être touchés de ses prières, ils lui ordonnèrent de se tuer lui-même s'il voulait être enterré, ou de se jeter sur-le-champ dans la mer. Arion, réduit à une si fâcheuse extrémité, les supplia, puisqu'ils avaient résolu sa perte, de lui permettre de se revêtir de ses plus beaux habits et de chanter sur le tillac, et leur promit de se tuer après qu'il aurait chanté.

Ils présumèrent qu'ils auraient du plaisir à entendre le plus habile musicien qui existât, et dès lors ils se retirèrent de la poupe au milieu du vaisseau. Arion se para de ses plus riches habits, prit sa cithare et monta sur le tillac, exécuta l'air orthien ; et dès qu'il l'eut fini, il se jeta à la mer avec ses habits, dans l'état où il se trouvait. Pendant que le vaisseau partait pour Corinthe, un dauphin reçut, à ce qu'on dit, Arion sur son dos, et le porta à Ténare ; là il prit terre, se rendit à Corinthe sans changer de vêtements, et raconta son aventure. Périandre, ne pouvant ajouter foi à son récit, le fit étroitement garder, et surveilla l'arrivée des matelots. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que, les ayant envoyé chercher, il leur demanda s'ils pouvaient lui donner des nouvelles d'Arion. Ils lui répondirent qu'ils l'avaient laissé en bonne santé à Tarente, en Italie, où la fortune lui était favorable. Arion parut tout à coup devant eux, tels qu'ils l'avaient vu se précipiter dans la mer. Interdits à sa vue, ils n'osèrent plus nier leur crime.

Les Corinthiens et les Lesbiens racontent cette histoire de la sorte, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze qui représente un homme sur un dauphin : c'est une offrande d'Arion.

Mātsyapurāna, "Récit du temps du Poisson."

Mahābhārata – Inde (III^{ème} siècle avant J.-C. - III^{ème} siècle après J.-C.).
Lointain cousin de Noé, Manu délivre un minuscule poisson de sa crainte, mais la plus petite des créatures s'avère être en réalité le Seigneur de la création.

Dans la tradition hindoue, un Manvantara, ou âge de Manu, est une ère cosmologique entre deux déluges qui compte environ 300 millions d'années. À chaque nouveau Manvantara, un nouveau Manu est appelé à gouverner l'univers. Ce texte fondamental décrit l'avènement du Manu de l'ère actuelle comme créateur, législateur et roi du monde. Il fait intervenir le principal dieu de l'Inde, Brahmā, sous la forme de Matsya (le poisson) afin de souligner toute l'importance de cet épisode dramatique et de l'enseignement qu'il convient d'en tirer. Dans cette histoire, le poisson se présente à la fois comme le destructeur de l'homme et son ultime sauveur, celui qui permet l'avènement de l'Homme nouveau. Par ailleurs, on notera que ce Léviathan cornu, dont le "poids est léger" et le "parfum délicieux", se trouve assimilé à la Lune. En effet, Matsya, le poisson immense qui traverse les Eaux du ciel "en souriant", n'est autre que l'astre lunaire lui-même, dont la "corne" ou le croissant (du verbe latin *crecedere*, croître) augmente en apparence au fur et à mesure de son cycle de rotation autour de la terre.

À une époque infiniment lointaine vivait un grand sage appelé Manu, fils de Vivasvat, dont le mérite était égal à celui de Brahmā dans sa gloire. En énergie, en vigueur, et pour ce qui est de la pratique des austérités, il était supérieur à son père et son grand-père. Le bras tendu vers les cieux et reposant sur un seul pied, il maintint cette posture pendant dix mille ans, sans ciller une seule fois des yeux.

Un jour qu'il se trouvait sur la rive de la rivière Chirini, absorbé dans sa méditation, un minuscule poisson s'approcha de lui et dit :

— Seigneur, je suis petit et je crains les gros poissons, aussi sauve-moi, je t'en prie, car les forts dévorent les faibles et telle est la loi des poissons de toute éternité. Délivre-moi de ma crainte.

Ayant entendu ce discours, et pénétré d'une grande compassion, Manu se saisit du poisson, dont le corps humide brillait d'un éclat lunaire, et le mit dans un vase rempli d'eau. Or, le poisson ne tarda pas à grandir, car Manu le nourrissait tous les jours et s'en occupait comme s'il s'agissait de son propre enfant. Après quelques temps, il devint si gros qu'il ne tenait plus dans le récipient dans lequel il était logé. Il demanda alors à Manu de lui trouver un nouvel abri où il pourrait évoluer mieux à son aise, et Manu le transporta

jusqu'à un vaste étang. Le poisson continua à prospérer pendant de longues années, tant et si bien que ses proportions étaient devenues énormes. Elles avaient augmenté de telle manière que le poisson se trouvait à présent à l'étroit dans le vaste étang.

Il demanda alors à Manu de le transporter jusqu'au Gange. Manu s'exécuta sur le champ et le porta jusqu'au Gange. Comme ce poisson miraculeux n'avait cessé de croître encore et toujours, il demanda enfin à Manu de l'emmener jusqu'à l'Océan. Même devenu gigantesque, le poisson restait facile – et même agréable – à transporter car il était doux au toucher et son odeur était suave.

Lorsqu'il fut dans l'Océan, le poisson souriant s'adressa à Manu en ces termes :
— Puissant seigneur, tu m'as protégé de toutes les façons possibles, alors écoute à présent ce qu'il te faudra faire quand les temps seront venus. Bientôt toutes les formes existantes, fixes et animées, seront réduites à néant. L'heure de la purification du monde a sonné, et dans ton intérêt, je tenais à t'en informer. Bâti un grand et solide vaisseau que tu attacheras à un câble, et embarque les Sept Sages avec toi. Cependant, avant de larguer les amarres, tu rassembleras à ton bord les graines et semences dont parlent les vieux brahmanes. Quand tu auras pris le large, reste vigilant et garde l'œil bien ouvert : tu me reconnaîtras à ma corne. Ainsi feras-tu, car les grandes Eaux ne peuvent être traversées sans moi. Tu peux te fier à ma parole.

Manu répondit : — Ainsi ferai-je, et ils se séparèrent chacun de son côté.

Ayant rassemblé les graines prescrites, Manu embarqua sur son vaisseau qui était de toute beauté, et navigua sur l'océan sans limite. Puis il concentra sa pensée sur le poisson divin qui, lisant à son tour dans le cœur de Manu, arriva avec grande diligence. Quand il se fut approché à sa portée, Manu attacha le câble du navire à sa corne immense. Ainsi attelé, le poisson emporta le bateau à une vitesse vertigineuse, pendant que l'Océan agité tremblait sous le tonnerre et les éclairs. On ne pouvait plus voir la terre, il ne restait plus que l'eau et le ciel. Ballotté par la tempête, le bateau tanguait comme une femme soûle. Dans le monde entièrement anéanti, n'étaient restés en vie que Manu, les Sept rishis et les poissons de la mer. Pendant de longues années, infatigable, le grand poisson traîna le bateau sur la surface des eaux jusqu'à ce qu'enfin, il atteigne le pic du mont Himavat. Souriant avec grâce, le poisson invita Manu à accrocher le câble du bateau à son plus haut sommet.

L'immortel poisson dit alors aux Sages :

— Je suis Brahmâ Prajâpati, Seigneur de la Création, Celui qui ne peut être surpassé. Sous la forme d'un poisson, je vous ai délivré d'un grand danger. À présent, je charge Manu de créer tous les mondes et les êtres vivants, les dieux, les demi-dieux, les hommes ainsi que toutes les formes existantes, fixes et animées. Accompagné de ma faveur et porté par sa piété religieuse,

il atteindra l'illumination parfaite et conservera toute sa raison.

Ayant parlé, le poisson disparut.

Manu était impatient d'appeler les innombrables êtres à l'existence, mais comme il craignait de se noyer dans ses illusions et de voir sa raison vaciller, il redoubla de ferveur dans la pratique des austérités ; c'est alors seulement qu'il commença à créer toutes choses.

Qui comprendra avec intelligence l'histoire de Manu pour l'avoir lue et méditée continuellement depuis le début, réalisera tous ses désirs, sera heureux et montera au Ciel.

Oannès, l'Homme-Poisson.

Chronique (version arménienne).

Eusèbe de Césarée (264 - 338 ap. J.-C.).

Comment la fertile Babylone plongée dans le désordre, fut initiée à la civilisation et instruite par Oannès, l'homme-poisson.

Découverte à la fin du XVIIIème siècle, et publiée à Venise pour la première fois en 1818, la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe de Césarée, demeure une source inestimable pour ses nombreux extraits d'œuvres disparues, et notamment celle du Babylonien Bérose, prêtre de Marduk, qui contribua à répandre le culte de l'Apkallu, divinité ichtyomorphe dont la lointaine figure hante encore de nos jours les cathédrales. En effet, les évêques du rite catholique portant mitre et chasuble sont vêtus à la manière des prêtres mésopotamiens d'il y a 5 000 ans, déguisés en poisson*...

Bérose, dans le premier livre de son Histoire de Babylone, raconte qu'il vivait à l'époque d'Alexandre, fils de Philippe, et qu'il transcrivit les écrits de nombreux auteurs qui avaient été soigneusement préservés à Babylone, consignants des données sur plus de 150 000 ans. Ces écrits contiennent l'histoire du ciel et de la mer, de la création, des rois et de leurs actes. Premièrement, il dit que la terre de Babylone se situe entre les fleuves Tigre et Euphrate. Le blé sauvage, l'orge, les lentilles et le sésame poussent sur la terre, et les marais produisent des racines appelées gonges, qui sont aussi nutritives que l'orge. Il y a des dates, des pommes, et d'autres fruits et des poissons, ainsi que des oiseaux dans les bois et les marais. Les régions se trouvant vers l'Arabie sont sèches et stériles, tandis que les parties sur le côté opposé de l'Arabie sont montagneuses et fertiles. Il dit qu'à Babylone se trouvait un très grand nombre d'hommes (appartenant à d'autres peuples établis en Chaldée), qui vivaient d'une façon désordonnée, comme des animaux sauvages.

Dans la première année, un monstre extraordinaire surgit de la mer Rouge dans la région près de Babylone. Selon Apollodore, son nom était Oannès. Il avait le corps complet d'un poisson, mais sous sa tête de poisson poussait une tête humaine, et de la même manière, des pieds d'homme lui poussaient à côté de sa queue de poisson. Il avait la voix d'un homme, et son image a été préservée avec soin jusque dans l'époque actuelle. Il dit (Apollodore) que cette bête passait ses jours avec les hommes, s'abstenant de toute nourriture, et les instruisait à la pratique des lettres et de toutes sortes d'arts. Il leur enseigna la fondation des cités, la construction des sanctuaires, la promulgation des lois et la géométrie. Il leur a montré comment semer et recueillir les fruits, et en général il a donné aux hommes toutes les compétences dont ils ont besoin pour mener une vie civilisée. Depuis ce temps-là, on n'a rien trouvé de supplémentaire. Au coucher du soleil, cet animal, Oannès, retournait dans la mer et passait les nuits dans la haute mer, car il était amphibie.

Ensuite, d'autres bêtes semblables sont apparues, à propos desquelles Bérose donnera des éclaircissements dans ses écrits sur les rois. Il dit (Apollodore) qu'Oannès a écrit à propos de la succession des générations et de la politique et qu'il a donné ce discours aux hommes :

Il fut un temps où tout était ténèbres et eau. En ces temps, des bêtes monstrueuses sont nées, avec des apparences étranges. Il y avait des hommes avec deux ailes, et certains avec quatre ailes et deux visages. Ils avaient un corps, mais deux têtes, d'un homme et d'une femme, et deux appareils génitaux, mâle et femelle. D'autres hommes avaient les jambes et les cornes d'une chèvre, ou les sabots d'un cheval, ou l'extrémité arrière d'un cheval et le front d'un homme, comme les centaures. D'autres bêtes sont nées, comme des taureaux à tête humaine ; des chiens avec quatre corps et une queue de poisson dépassant de leur extrémité arrière, des chevaux à tête de chien ; des humains, et autres animaux, à tête et corps de cheval avec une queue de poisson, et d'autres animaux sauvages. En plus de ces [bêtes], il y avait des poissons et des reptiles et des serpents et beaucoup d'autres créatures étonnantes, se prêtant les unes aux autres leurs aspects, dont les images sont érigées dans le temple de Bél.

Une femme appelée Omorca régnait sur toutes ces [créatures], elle est appelée dans le langage chaldéen Thalath, qui se traduit en grec par Thalassa ("la mer").

* voir : [planche VII](#).

L'Ange et le Poisson.

Le livre de Tobie – Ancien testament.
Traduction Augustin Crampon.

Des vertus curatives du poisson, enseignées par un ange.

À l'époque paléochrétienne l'histoire de Tobie est omniprésente et hautement significative : le jeune héros préfigure le Christ en rendant la vue à son père, mais le poisson prétend à ce rôle également puisque le fiel guérisseur vient de ses entrailles et que le signe de l'église chrétienne des premiers temps est le poisson. C'est ainsi que son histoire est sollicitée dans les représentations pariétales romaines des III^{ème} et IV^{ème} siècles, celles de la mosaïque de Sainte-Constance, celles des arcosolia des catacombes de Domitille et de Thrason, ou encore celle d'une tombe de l'hypogée de la Vigna Massimo. Huit siècles avant la venue du Christ, l'histoire de Tobie tient, pour les chrétiens, un rôle précurseur essentiel dans l'Ancien Testament.

Tobie partit, suivi du chien, et il fit sa première halte près du fleuve du Tigre. Comme il descendait sur la rive pour se laver les pieds, voici qu'un énorme poisson s'élança pour le dévorer.

Effrayé, Tobie poussa un grand cri, en disant : — Seigneur, il se jette sur moi !
L'ange lui dit :

— Vide ce poisson, et conserve-en le cœur, le fiel et le foie, car ils sont employés comme d'utiles remèdes.

Il obéit ; puis il fit rôtir une partie de la chair, qu'ils emportèrent avec eux pour la route ; ils salèrent le reste, qui devait leur suffire jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Ragès, ville des Mèdes.

Et Tobie interrogea l'ange, en disant : — Je te prie, Azarias mon frère, de me dire quelle vertu curative possèdent les parties de ce poisson que tu m'as commandé de garder.

L'ange lui répondit : — Si tu poses sur des charbons une petite partie du cœur, la fumée qui s'en exhale chasse toute espèce de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne peuvent plus s'en approcher. Et le fiel sert à oindre les yeux couverts d'une taie, et il les guérit.

Tobie lui dit : — Où veux-tu que nous prenions du repos ?

L'ange lui répondit : — Il y a ici un homme appelé Raguel, de ta tribu et de ta famille ; il a une fille nommée Sara, mais, en dehors d'elle, il n'a aucun autre enfant, fils ou fille. Tout son bien doit te revenir, et il faut que tu la prennes pour épouse. Demande-la donc à son père, et il te la donnera pour femme.

Alors Tobie répondit : — J'ai ouï dire qu'elle avait déjà épousé sept maris, et qu'ils sont tous morts et l'on m'a dit encore qu'un démon les avait tués. Je crains donc que la même chose ne m'arrive à moi-même, et que, étant fils unique de mes parents, je ne fasse descendre avec tristesse leur vieillesse dans le tombeau.

Et l'ange Raphaël lui dit : — Écoute-moi, et je t'apprendrai qui sont ceux sur lesquels le démon a du pouvoir. Ce sont ceux qui entrent dans le mariage en bannissant Dieu de leur cœur et de leur pensée, pour se livrer à leur passion, comme le cheval et le mulet qui n'ont pas de raison : sur ceux-là le démon a

pouvoir. Mais toi, lorsque tu l'auras épousée, étant entré dans la chambre, vis avec elle en continence pendant trois jours, et ne songe à autre chose qu'à prier Dieu avec elle.

La première nuit, livre au feu le foie du poisson, et le démon s'enfuira. La seconde nuit, tu seras admis dans la société des saints patriarches. La troisième nuit, tu recevras la bénédiction promise à leur postérité, afin qu'il naisse de vous des enfants pleins de vigueur.

Le Poisson Kar.

Bundahishn (Première Création).

Textes cosmogoniques du zoroastrisme dans l'Écriture pehlevi (IX^{ème} siècle). *Au fond de l'inquiétant paradis zoroastrien, les "chérubins à l'épée de feu", protecteurs de l'arbre de Vie dans la Bible, ont cédé leur place à dix poissons redoutables.*

Le Bundahishn, livre sacré des parsis, est une histoire du monde, de sa genèse à la résurrection, écrite après la venue de l'islam en Iran par des prêtres zoroastriens. Le contenu est axé sur le mythe de la création, et les premières batailles entre le dieu bon, Ahura Mazda, et le dieu méchant, Angra Mainyu. Il se fonde sur la dualité du Bien et du Mal, à l'origine du mithraïsme et des doctrines manichéennes. Précisons que le Haoma était une plante à partir de laquelle on fabriquait une boisson hallucinogène équivalant au soma des Indiens. La production de Haoma est un élément central dans la légende entourant la conception de Zoroastre : son père, Pourouhaspa, prit un morceau de la plante et le mélangea avec du lait. Il donna à sa femme Dugdhoa la moitié du breuvage tandis qu'il consommait l'autre moitié. Ils conçurent ensuite Zoroastre qui fut dès la naissance imprégné par l'esprit de la plante intoxicante. Pris en rapport avec le symbolisme biblique, la seule différence, c'est que l'immortalité est donnée ici, non par le fruit mais par une liqueur. Boisson ou fruit, c'est toujours un produit du végétal dans lequel se trouve concentrée la sève quintessenciée de l' "Arbre de Vie".

Sur la nature de l'arbre Haoma, qu'on appelle Gaokerena, il est dit dans la Révélation, que cet arbre est né au premier jour, dans la vase au fond du vaste océan, et qu'il est indispensable pour la régénération de l'univers, car c'est lui qui donne l'immortalité. L'esprit du mal, s'étant formé dans cette eau profonde, a suscité un lézard qui compte parmi les adversaires de l'arbre, de sorte qu'il veut blesser le Haoma.

Et, pour éloigner ce lézard, Ormuzd a créé dix poissons Kar qui, à tout moment, tournent autour du Haoma, de manière à ce que la tête de l'un de ces poissons soit sans cesse dirigée à l'encontre du lézard. Et, de même que ce lézard, ces poissons sont nourris spirituellement, c'est-à-dire que la nourriture ne leur est pas nécessaire ; et, jusqu'à la rénovation de l'univers, ils demeurent en lice.

Il est écrit que ce poisson Kar est “le Seigneur des Eaux”, comme il est dit que la plus grande de toutes les créatures d'Ormuzd est ce poisson ; et, la plus grande de celles qui proviennent de l'esprit du mal, c'est ce lézard : avec leurs mâchoires, ils déchirent en deux morceaux toutes les créatures, des deux esprits, qui ont pénétré parmi eux, sauf le poisson Vas du Panchasadvaran. On dit aussi que ce poisson est à ce point sensible au sein de cette eau profonde, qu'il sait, avec une précision pareille à la pointe d'une aiguille, si la marée doit monter, ou bien redescendre. En ce qui concerne le poisson Vas du Panchasadvaran, il est dit qu'il nage dans le vaste océan, et que sa longueur équivaut à la distance que parcourt un homme dans une course rapide, quand il marche de l'aube au crépuscule, si bien qu'il ne se déplace jamais plus loin que la longueur de son grand corps. Cela est vrai aussi, dit-on, que toutes les créatures des eaux vivent sous sa tutelle.

L'Arbre aux nombreuses graines pousse au milieu du vaste océan, et dans ses graines se retrouvent toutes les plantes du monde ; certains disent que ses graines sont un remède spécifique, certains disent : une cure de jouvence, certains disent encore : la panacée universelle. Entre les arbres de cette sorte, s'élève une montagne, percée de cavités qui sont au nombre de 9999 mille myriades, chaque myriade étant de dix mille. Cette montagne a pour vocation de protéger les eaux, de sorte que les courants qui sortent de là, à travers de nombreux canaux, s'écoulent jusqu'à la terre des sept régions, et que la source de toute l'eau de mer dans la terre des sept régions, provient de cet endroit.

Le Sacrifice des Poissons.

Voyage autour de la Terre.

John de Mandeville – XIV^{ème} siècle.

Sur la raison mystérieuse, seule connue de Dieu, qui pousse les poissons à venir trois jours durant s'échouer sur le sable d'une île.

Sir John de Mandeville, aventurier anglais dont l'existence est conjecturale, naît probablement en 1300 à St-Alban (Hertfordshire), quitte son pays à 27 ans, parcourt la Terre Sainte, l'Égypte, l'Asie, séjourne plusieurs années en Chine, et ne revient en Europe qu'après 34 ans d'absence. Il laisse en 1360 une relation de voyage rédigée en anglo-normand truffée de récits merveilleux, qui eut une grande vogue et fut traduite dans toutes les langues d'Europe. Il commence avec un tour de la Terre Sainte assorti d'anecdotes relatives à ses “expériences” et ses “observations”. Puis il décrit la richesse fabuleuse de la cour du Grand Khan et le royaume du prêtre Jean. Parmi les curiosités qu'il rapporte on trouve des cannibales à têtes de chien, des populations sans nez ni bouche, une race d'hermaphrodites, des hommes ayant des oreilles pendantes à leurs genoux, et d'autres dont la tête pousse en dessous des épaules. On ne saurait trop exagérer l'influence de ce livre sur l'imagination du temps. Léonard de Vinci en possédait un exemplaire. C'est cet ouvrage qui incita Christophe Colomb à se lancer à la recherche d'une voie plus

courte et plus facile vers l'Inde et le Cathay dont rêvaient les armateurs et les marchands. Il est généralement admis aujourd'hui que l'auteur peut bien n'avoir jamais voyagé et que son récit serait fabriqué de toutes pièces à partir de fragments de textes anciens. Bien qu'il n'y ait guère de doute que l'auteur a plagié son matériau, il y rajouté son style personnel et fort divertissant dans ce qui a été correctement décrit comme un chef-d'œuvre du collage littéraire.

Et dans cette île se trouve une merveille si grande que je la crois unique au monde. Car toutes les manières de poissons qui vivent dans les eaux avoisinantes se présentent chaque année sur les côtes, chacune selon son espèce, et se jettent sur le rivage en si grand nombre et en telle abondance, qu'on ne voit partout que des poissons. Et là, ils demeurent trois jours. Et chaque homme du pays en prend autant qu'il lui plaît. Et après trois jours, ces poissons s'en retournent à la mer. Et à leur suite viennent une autre multitude de poissons d'une autre nature et qui agissent de la même manière que les premiers. Et après, d'autres encore, jusqu'à ce que toutes les espèces de poissons se soient présentés, et que les hommes en aient pris tout leur content.

Et personne ne connaît la cause de pourquoi il peut en être ainsi. Mais ceux du pays disent que c'est pour faire révérence à leur roi, qui est le roi le plus digne qui soit dans le monde, parce qu'il remplit le commandement que Dieu ordonna à Adam et Ève, quand Il dit : — Soyez féconds, multipliez-vous, et remplissez la terre.

Et c'est pour la cause qu'il multiplie les enfants, que Dieu lui envoie des poissons de diverses sortes qui sont dans la mer, afin d'en prélever à sa volonté pour lui et tout son peuple. Et donc tous les poissons de la mer viennent faire hommage au roi le plus noble et le plus excellent du monde, et le mieux aimé de Dieu, comme ils disent.

Je ne sais pas la raison de pourquoi cela est, mais Dieu la connaît ; cela me semble le prodige le plus admirable que j'aie jamais vu. Car cette merveille est contre nature et contrevient au genre, les poissons ayant la liberté d'environner toutes les côtes de la mer à leur guise, viennent de leur propre volonté se sacrifier, sans contrainte de l'homme.

Et donc, je suis sûr que cela ne peut être sans une grande raison.

Finn mac Cumbaíl et le Saumon de Sagesse.

Légende celtique d'Irlande (XIème – XIIème siècles).

Retranscrite par James Stephens (1882-1950).

Dialogue sur la vie entre l'élève et le maître poète. Où comment apparaît la nécessité de fréquenter intensément la Parole jusqu'à la posséder dans ses entrailles !

Finn mac Cumail, guerrier légendaire, est le fils d'Uaill, fondateur du clan des Fianna, et de Muirne, fille du druide Tadg mac Nuadat. Uaill enlève Muirne après que le père de celle-ci lui a refusé sa main, ce qui provoque une guerre de clans au cours de laquelle il est tué par son rival, Goll mac Morna. C'est ainsi que le jeune Finn naît dans le secret de l'exil et fait son apprentissage auprès du poète Finegas, qui devint son tuteur. Pendant sept ans, Finegas tente de capturer le Saumon de sagesse mais c'est Finn qui en avale le premier la substance. Il devient par la suite capable d'accéder au savoir universel à chaque fois qu'il le désire, et peut ainsi venger le meurtre de son père et revendiquer son héritage. On notera l'épisode final de la "manducation sacramentelle" qui rappelle le repas consécutif à la pêche miraculeuse rapporté par l'apôtre Jean. Jésus dit alors : "Venez manger !" En invitant à manger "le poisson", ce dernier exhorte en réalité ses disciples à assimiler jusqu'au bout l'enseignement, car ce n'est pas l'esprit seul que ses paroles doivent pénétrer, mais le corps terrestre aussi, en chacune de ses fibres. La manducation du Livre chez Ezéchiel n'a pas d'autre signification.

Tous les désirs – sauf un – sont éphémères, mais celui-ci perdure à jamais. Et Finn, avec toutes les convoitises qui étaient les siennes, était possédé par ce désir tenace, car il serait allé n'importe où et aurait délaissé quoi que ce fût pour obtenir la sagesse, et c'était à sa recherche qu'il s'était présenté à l'endroit où vivait Finegas, sur la berge de la rivière Boyne. Mais à cause de sa crainte du clan Morna, il ne s'y rendit point sous son nom véritable de Finn mais se fit appeler Deimne pour le voyage.

On s'instruit en posant des questions, et même si personne n'y répond jamais, nous avons fait un pas vers la connaissance, car une question bien formulée porte sa réponse sur le dos comme un escargot sa coquille. Finn posait toutes les questions qu'il pouvait imaginer, et son maître, qui était poète, et donc honnête homme, répondait à toutes, non pas à la limite de sa patience, car elle était sans limite, mais à la limite de sa capacité.

- Pourquoi vivez-vous sur la rive d'un fleuve ? était l'une de ces questions.
- Parce que le poème est révélation, et c'est au bord de l'eau courante que la poésie se révèle à l'homme.
- Depuis combien de temps êtes-vous ici ? fut la requête suivante.
- Sept ans, lui répondit le poète.
- Cela fait bien longtemps ! s'exclama Finn.
- J'aurais attendu deux fois plus longtemps pour mon poème, déclara le barde impénitent.
- Avez-vous attrapé de bons poèmes ? lui demanda Finn.
- Ceux qui m'étaient destinés, dit le doux maître. Nul ne peut obtenir plus que cela, car la capacité d'un homme est sa seule limite.
- Auriez-vous eu d'aussi bons poèmes auprès des rives du Shannon ou de la Suir, ou au bord de la douce Ana Life ?
- Ce sont de bonnes rivières, fut la réponse. Elles appartiennent à des dieux bons.
- Mais pourquoi avoir choisi cette rivière entre toutes ?

Finegas rayonnait sur son élève.

— Je voudrais te dire quelque chose, dit-il, et je vais le faire.

Finn s'assit aimablement aux pieds de l'homme, les mains tranquilles parmi les hautes herbes, et il écoutait de toutes ses oreilles. — Une prophétie me fut donnée, commença Finegas, un homme de science m'a prédit que j'attraperai le Saumon de Sagesse dans la rivière Boyne.

— Et ensuite ? dit Finn avec impatience.

— Ensuite, je dois tout savoir.

— Et après ? insista le garçon.

— Que devrait-il y avoir après ? répliqua le poète.

— Je veux dire, que ferez-vous de tous ces savoirs ?

— Voilà une question de poids, déclara Finegas en souriant, quand je les aurai, je te répondrai mais pas avant. Et toi, cher enfant, qu'en ferais-tu ?

— J'en ferais un poème, s'écria Finn.

— Je ne le pense que trop, répondit le poète, c'est ce qui serait le mieux à faire.

En échange de son instruction, Finn avait pris du service dans la cabane de son maître, et alors qu'il s'occupait des tâches ménagères, puisant de l'eau, allumant le feu, et disposant des joncs pour le plancher et les lits, il pensait à tout ce que le poète lui avait enseigné, et son esprit s'appesantissait sur les règles de la versification, la ruse des mots, et la nécessité de conserver un esprit propre et courageux.

Mais parmi ses mille et une pensées, il se figurait le Saumon de Sagesse avec autant de vivacité que son maître en avait montrée en l'évoquant. Il vénérât déjà Finegas pour sa grande érudition, son talent poétique, et pour une centaine d'autres raisons, mais, le considérant à présent comme celui qui devait manger le Saumon divin, il lui témoignait une affection au-delà de toute mesure. En effet, il aimait et estimait grandement ce maître pour sa gentillesse à toute épreuve, sa patience, sa volonté d'enseigner, et son habileté dans l'enseignement.

— J'ai beaucoup appris de vous, cher maître, déclara Finn avec gratitude.

— Tout ce que je sais est à toi si tu peux le recevoir, répondit le poète, car tu es en droit de posséder tout ce que tu peux recevoir, mais rien de plus. Sers-toi donc à deux mains.

— Vous pourriez attraper ce saumon alors que je suis auprès de vous, songeait-il tout haut. Ne serait-ce pas un grand événement ! et à travers les herbes il contemplait avec extase ces visions que seul peut concevoir l'esprit d'un jeune garçon.

— Prions qu'il en soit ainsi, déclara Finegas avec ferveur.

Voici une nouvelle question, continua Finn :

— Comment ce saumon a-t-il acquis sa sagesse ?

— Il y a quelque part un coudrier surplombant une piscine secrète dans un lieu également tenu secret. Les noix de la connaissance tombent du buisson sacré dans la piscine, et comme ils flottent, le saumon les prend dans sa bouche

et les avale.

— Il serait presque aussi facile, suggéra le garçon, de se mettre sur la piste du coudrier sacré et de manger ses fruits directement sur l'arbre.

— Cela ne serait pas si facile, dit le poète, et plus compliqué qu'il n'y paraît, car le buisson ne peut être trouvé que par une certaine connaissance, et que cette connaissance ne peut être obtenue qu'en mangeant les noix, et les noix ne peuvent être obtenues qu'en mangeant le saumon.

— Nous devons donc attendre le saumon, déclara Finn avec une résignation rageuse.

La vie continua pour lui de façon intemporelle. Jours et nuits se succédaient sans incident notable mais animés cependant d'un constant intérêt. Comme le jour déversait son content de force dans son jeune corps, il ajoutait pareillement son volume de connaissance, et la nuit scellait ces deux énergies, car c'est la nuit que nous assimilons ce que nous avons recueilli pendant la journée.

S'il avait parlé de ces jours-là, il aurait dit l'alternance des repas et du sommeil, et la conversation qui se prolongeait sans fin, autour de laquelle son esprit s'enroulait, puis s'échappait avant d'y revenir, puis il errait vers une retraite solitaire où il basculait et dérivait dans de grandes atmosphères brumeuses et assoupies.

Quand il reparaisait à nouveau, c'était un plaisir pour lui de rattraper son retard sur la question du jour et de reconstituer pour elle toute la matière qu'il avait négligée. Mais il ne pouvait se permettre ces rêveuses échappées très souvent ; son maître était trop expérimenté pour tolérer l'expression de tous ces fatras d'étonnements et d'abstractions naïves, et, de même que les druidesses lui avaient noué les jambes autour d'un arbre, Finegas pourchassa pareillement son esprit, exigeant du bon sens dans ses questions et de la logique dans ses réponses.

Poser des questions peut devenir l'occupation la plus paresseuse et hasardeuse de l'esprit, mais quand vous devez répondre vous-même au problème que vous avez posé, alors vous méditez votre question avec soin et l'encadrez avec précision. L'esprit Finn apprit à évoluer dans un champ plus bosselé que celui dans lequel il chassait les lapins. Et quand il avait posé sa question, et apporté sa propre réponse, Finegas se saisissait du problème pour lui faire voir où la requête avait été mal formulée ou à quel moment la réponse commençait à bifurquer, de sorte que Finn venait à comprendre par quel cheminement une bonne question pousse enfin à une bonne réponse.

Peu de temps après, Finegas se présenta au fond du jardin à l'endroit où Finn se tenait assis. Le poète avait un panier d'osier autour du bras, et sur son visage il y avait un regard qui était à la fois triomphant et sombre. Il était excité, certes, mais il était triste aussi, et pendant qu'il regardait Finn, ses yeux se faisaient si gentils que le garçon en fut touché, mais ils étaient encore si

tristes qu'ils le firent presque pleurer.

— Qu'y a-t-il, mon maître ? dit le garçon effrayé.

Le poète déposa son panier d'osier sur l'herbe.

— Regarde dans le panier, cher fils, dit-il. Finn regarda.

— Il y a un saumon dans le panier.

— C'est *Le Saumon*, déclara Finegas avec un grand soupir.

Finn bondit de joie.

— Je suis heureux pour vous, maître, criait-il. J'en suis bien heureux pour vous.

— Ainsi que moi-même je le suis, chère âme, renchérit le maître.

Mais, ayant parlé, il prit son front entre ses mains et pour un long temps, demeura silencieux et recueilli en lui-même.

— Que fait-on maintenant ? demanda Finn comme il contemplait le poisson magnifique.

Finegas se leva de là où il était assis, non loin du panier d'osier.

— Je serai de retour dans un court moment, dit-il avec effort. Bien que je ne sois plus là, tu peux faire rôtir le saumon, de sorte qu'il soit prêt à mon retour.

— Je le ferai rôtir selon votre volonté, maître, déclara Finn.

Le poète le regarda longuement et gravement.

— Tu ne mangeras pas de mon saumon pendant mon absence ? demanda-t-il.

— Je n'en mangerai pas le moindre petit morceau, promit Finn.

— Je sais que je peux avoir confiance, murmura-t-il alors qu'il s'en retournait, se dirigeant lentement à travers l'herbe et disparaissant derrière les buissons qui s'abritaient sous la crête.

Finn fit cuire le saumon. Il était si beau, séduisant et appétissant comme il fumait sur un plateau de bois parmi les feuilles fraîches et vertes, et ainsi parut-il à Finegas quand il revint de derrière les buissons frangeants, et s'assit dans l'herbe devant sa porte.

Il regardait le poisson avec bien plus que ses yeux. Il le regardait avec le cœur, avec son âme logée au fond des yeux, et quand il se retourna pour observer Finn, le garçon n'aurait pas su dire si l'amour qui l'inspirait était pour le poisson ou pour lui-même.

Pourtant, il savait qu'un grand jour était arrivé pour le poète.

— Alors, demanda Finegas, tu n'as rien mangé derrière mon dos ? C'est bien vrai ?

— N'ai-je pas promis ? répondit Finn.

— Et pourtant, poursuivit son maître, je suis parti afin que tu puisses manger le poisson, si tu en avais envie.

— Pourquoi voudrais-je du poisson d'un autre ? dit Finn avec fierté.

— Parce que les jeunes gens ont de forts désirs. J'ai pensé que tu pourrais l'avoir goûté, et en avoir mangé en cachette. Finn se mit à rire :

— Je l'ai bien goûté, mais sans le faire exprès ! Pendant que le poisson rôtissait une cloque rose s'éleva sur sa peau. Je n'ai pas aimé l'allure de cette boursoufflure, et, voulant la réduire, je l'ai enfoncée avec le pouce. Mais je me brûlai si vivement que pour atténuer la douleur, je m'introduisis le pouce dans la bouche. Si votre saumon a un goût aussi agréable que mon pouce, il sera très savoureux.

— Rappelle-moi ton nom, cher cœur ? interrogea le poète.

— J'ai dit que mon nom était Deimne.

— Ton vrai nom n'est pas Deimne, déclara l'homme doucement, ton nom est Finn.

— C'est pourtant vrai, s'exclama le garçon, mais je ne peux comprendre comment vous le savez !

— Même si je n'ai pas mangé le Saumon, il me reste un peu de science.

— Vous êtes très habile pour connaître les choses telles que vous les connaissez, répondit Finn avec étonnement. — Que savez-vous encore de moi, mon cher maître ?

— Je sais que je ne t'ai pas dit toute la vérité, déclara l'homme, le cœur lourd.

— Que m'avez-vous dit à la place ?

— Un mensonge.

— Ce n'est pas une bonne chose à faire, admit Finn. Et de quelle sorte de mensonge était-ce là, mon maître ?

— Je t'ai dit que le Saumon de Sagesse devait être pris par moi selon la prophétie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cela est vrai en effet, et j'ai capturé le poisson. Mais je t'ai pas dit que le saumon devait être mangé par un autre que moi, bien que cela aussi soit dans la prophétie : cette omission fut le mensonge.

— Ce n'est pas un bien grand mensonge, déclara Finn compréhensif.

— Il ne doit pas devenir plus grand encore, répondit le poète sévèrement.

— À qui ce poisson était-il destiné ? se demandait son compagnon.

— À toi-même, répondit Finegas. Il est consacré à Finn, fils de Uaill, fils de Baiscne, et il lui sera donné.

— Vous aurez la moitié du poisson ! s'écria Finn.

— Je n'en mangerai point, pas même un morceau de peau si petit que l'extrémité de son plus petit os, déclara résolument le barde qui tremblait. C'est l'heure à présent que tu manges le poisson. Je vais te regarder le manger et adresser une louange aux dieux des Enfers et des Éléments.

Finn mangea le Saumon de Sagesse, et quand il l'eut entièrement dévoré, une tranquille exubérance gagna le poète.

— Ah, dit-il, j'ai vécu un grand combat avec ce poisson.

— S'est-il battu pour sa vie ? demanda Finn.

— Il l'a fait, mais ce n'était pas la lutte que j'avais à l'esprit.

— Vous aussi mangerez un Saumon de Sagesse, lui assura Finn.

— Toi, tu en as mangé, s'écria joyeusement le poète, et si tu me fais pareille

promesse, c'est que tu le sais comme chose certaine.

— Je le sais et je vous le promets ! déclara Finn, vous mangerez un Saumon de Sagesse pour bientôt !

Le Sinaï mystique.

Le Récit de l'exil occidental - Sheikh al Ishraq Sohrawardi. XIIème siècle.

Traduit par Henri Corbin.

Saisi par le feu de la vision prophétique, le poète chante son ascension vers la théophanie à la façon d'une venue au monde. Parvenu au pied du Sinaï mystique, où Dieu déverse sa lumière, un dialogue s'engage avec ses frères les poissons.

Sheikh al Ishraq Sohrawardi, mieux connu sous le nom d'al-Maqtul ("le massacré", en référence à son exécution), est un philosophe mystique iranien (kurde) né en 1154 dans le village de Suhraward au nord-ouest de l'Iran. Après des études à Maraghah et Ispahan auprès de maîtres réputés, il passa plusieurs années dans le sud-ouest de l'Anatolie, fréquentant la cour des princes seldjoukides, avant de s'installer à Alep (Syrie) en 1183. Il y devint l'ami du gouverneur, al-Malik al-Zahir al-Ghazi, le fils de Saladin, qui était également lié d'amitié avec Ibn al-'Arabi. Malgré ses hautes protections, Sohrawardî fut persécuté par les autorités religieuses et finalement décapité en 1191 à l'âge de 36 ans dans des circonstances qui demeurent obscures, mais qui tiennent à des accusations d'hérésie qui sans doute masquaient une dimension politique. Le Récit de l'Exil occidental est un traité initiatique, portant sur la voie qui conduit "l'exilé" dans le pays d'Occident jusqu'à sa patrie "orientale", sa vrai patrie.

Alors, quand toute la distance eut été parcourue et que la route eut pris fin, tandis que "bouillonnait la fournaise" dans la forme conique du cœur, je vis les corps célestes ; je me conjoignis à eux et je perçus leur musique et leurs mélodies. Je m'initiai à leur récital ; les sons en frappaient mon oreille à la façon du vrombissement produit par une chaîne que l'on aurait tirée le long d'un dur rocher. Mes muscles étaient sur le point de se déchirer, mes articulations sur le point de se rompre, tant était vif le plaisir que j'éprouvais. Et la chose n'a cessé de se répéter en moi, jusqu'à ce que la blanche nuée finisse par se dissiper et que la membrane soit déchirée.

Je sortis des grottes et des cavernes, et j'en finis avec les vestibules : je me dirigeai droit vers la Source de la Vie. Voici que j'aperçus les poissons qui étaient rassemblés en la Source de la Vie, jouissant du calme et de la douceur à l'ombre de la Cime sublime. — Cette haute montagne, demandai-je, quelle est-elle donc ? Et qu'est-ce que ce Grand Rocher ?

Alors l'un des poissons "*choisit pour son chemin dans la mer un certain courant*" (Coran 18/60)*. Il me dit : — Cela, c'est ce que tu désiras si ardemment ; cette montagne est le mont Sinaï, et ce Rocher est l'oratoire de ton père. — Mais ces poissons, dis-je, qui sont-ils ? — Ce sont tes semblables. Vous êtes les fils d'un même père. Épreuve pareille à la tienne les avait frappés. Ce sont tes frères.

Lorsque j'eus entendu cette réponse, et en ayant éprouvé la vérité, je les embrassai. Je me réjouis de les voir comme ils se réjouirent de me voir. Puis je fis l'ascension de la montagne. Et voici que j'aperçus notre père à la façon d'un Grand Sage, si grand que les Cieux et la Terre étaient près de se fendre sous l'épiphanie de sa lumière. Je restai ébahi, stupéfait. Je m'avançai vers lui, et voici que le premier, il me salua. Je m'inclinai devant lui jusqu'à terre, et j'étais pour ainsi dire anéanti dans la lumière qu'il irradiait.

* voir note n°79, tome II, page 131

Le Poisson alchimique.

Instructions du père fidèle et délicieux à son fils, tirées d'un manuscrit français. Theatrum Chemicum - Anonymus Philosophus 1661.

Traduit par C.G. Jung.

C'est l'aimant des sages que l'adepte devra se procurer afin d'attirer à lui le poisson alchimique.

Ce texte superbe mais étrange nécessite quelques éclaircissements. Au cours de l'Antiquité et jusqu'au XVII^{ème} siècle, les poissons à ventouse connus sous le nom de rémora ("qui retarde" en latin) ou échénéis (du grec *exo* : "tenir, retenir" et *neios* : "bateau") font l'objet d'une superstition selon laquelle, malgré leur taille médiocre, ils auraient le pouvoir d'immobiliser "les plus orgueilleuses frégates voguant en mer" (Pline). Qu'est-ce donc que ce poisson "si petit par sa forme" et "si grand par sa puissance" que l'adepte évoque à mi-voix à l'oreille d'un autre, guettant anxieusement autour de lui dans la crainte d'être surpris ? Rien de moins que l'étincelle divine qui brille au-dedans de chacun d'entre nous, le Soi — ou l'Atman — que l'on dit "plus petit que petit et plus grand que grand" (Svetâsvatara-Upanishad, 3^{ème} Adhyâya). Rédigé par un auteur anonyme, le texte qui suit est extrait du Theatrum Chemicum ("Théâtre Chimique"), le plus important recueil de traités alchimiques de la Renaissance. Écrit en latin, il est publié pour la première fois en trois volumes en 1602, par l'éditeur et imprimeur strasbourgeois Lazare Zetzner. Il atteint six volumes et rassemble plus de deux cents traités dans la dernière édition de 1659-1661.

Si tu as une connaissance véritable de la matière propre (de la pierre), alors tu en extrairas le mercure des Sages, la terre vierge des Sages, le sel précieux de la nature, l'eau vivante, intarissable des fils des Sages, et de ceux-ci tu prépareras l'or ou le soufre métallique et tu en composeras le feu rare, le plus secret de tous, incombustible.

Mais quoi que je puisse dire, il est à peu près impossible de découvrir et de pouvoir expérimenter quelle est la matière authentique et unique de la pierre des sages si elle n'est pas révélée fidèlement par un ami qui la connaît, car tout ce que nous prenons pour en préparer l'œuvre philosophique n'est rien d'autre que le petit poisson Échéneis* qui n'a ni sang ni os épineux, et qui est enfermé

dans la partie profonde du centre du grand océan.

Ce petit poisson est minuscule, seul et unique dans sa forme, et la mer est grande et vaste, c'est pourquoi il est impossible à ceux qui ignorent dans quelle partie du monde il séjourne de l'attraper. Tu peux me croire, celui qui, pour parler comme Théophraste**, ne comprend pas cet art de tirer la lune du firmament, de la faire descendre du ciel sur la terre et dans l'eau, puis de la transformer en terre, ne trouveras jamais la matière de la pierre des sages, et pourtant il n'est pas plus difficile de faire l'un que de trouver l'autre.

Mais si, par contre, nous parlons fidèlement à l'oreille d'un ami sûr, nous n'enseignons alors rien de moins que le secret caché des sages, la manière dont on peut naturellement, rapidement et facilement, attraper le petit poisson rémora, qui aime retenir les navires orgueilleux de la grande mer océane (qui est l'esprit du monde).

Mais ceux qui ne sont des fils de la sagesse sont totalement ignorants et n'ont pas découvert les trésors précieux qui sont cachés, de part leur nature, dans l'eau de vie précieuse et céleste de notre mer. Mais, afin de transmettre la claire lumière de notre matière unique ou de notre terre vierge et de t'enseigner l'art suprême des fils de la sagesse, à savoir la manière dont tu peux la recevoir, il est nécessaire que je t'instruise d'abord sur l'aimant des sages. Celui-ci a le pouvoir d'attirer le petit poisson échénéis ou rémora du centre et de la profondeur de la mer. S'il est capturé conformément à la nature, il se transforme de façon naturelle d'abord en eau, puis en terre.

Si celle-ci est préparée de la manière requise, selon le secret ingénieux des sages, elle a le pouvoir de dissoudre tous les corps solides et de les purger de tous les corps empoisonnés.

* voir : [planche V](#).

** Théophraste est un philosophe grec né vers 371 av. J.-C. à Érèse (Lesbos) et mort vers 287 av. J.-C. à Athènes. Élève d'Aristote, il fut botaniste et naturaliste, ou encore alchimiste.